

Chants de grève
Avilir les ténèbres

Du même auteur

Théâtre

Cathédrale des cochons, éditions Théâtrales, 2020

Opéra poussière, éditions Théâtrales, 2022

Poésie

Petite fleur du ghetto, Atelier Jeudi Soir, 2015

Nul chemin dans la peau que saignante étreinte, Cheyne, 2017

Petite fleur du ghetto. Touf flè nan pikan, traduction en créole haïtien par Erickson Jeudy, maelstrÖm reEvolution, 2019

Atelier du silence, Cheyne, 2020

Rhapsodie rouge, Cheyne, 2021

Rachida debout (images d'Evelyne Mary), Cheyne, 2022

Quelque pays parmi mes plaintes, Cheyne, 2023

Roman

Soleil à coudre, Actes Sud, 2021

Jean D'Amérique

Chants de grève
Avilir les ténèbres

éditions
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© 2025, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-968-9 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : CC0 domaine public (Pxhere).

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'un des textes de ce recueil, l'autorisation de l'auteur est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr).

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Chants de grève

À Grégory Saint-Hilaire

Personnages

LUCIEN

PETIT-HOMME

SARAH

CARINE

JEANNE

NINA

PAUL

LE PÈRE de Jeanne

LE CHŒUR

Chant des entrailles : pleurer

*Dans une pièce aux murs pâles. Des étudiants éparpillés.
Le temps passe, instants-fracas. À travers les interstices de la porte, on voit
l'aube qui se lève à peine.
Seul dans un coin, Lucien arpente ses quartiers intérieurs, médite. Ses
pensées surgissent à haute voix.*

LUCIEN.- Cette nuit, j'ai pensé à elle.
Ce matin encore, ses vibrations m'habitent.
Son visage, comme un drapeau qui flotte dans mon cœur.
Son nom, un écriteau sur la porte de mon esprit.
Elle est la source, la forêt première, la racine matricielle.
Ce matin encore, je pense à elle.
Je la vois maintenant dans sa robe à fleurs,
assise sur le seuil de la porte.
Et sur la tête son grand chapeau de paille,
comme une couronne.
Le jour ouvre à peine les yeux.
Elle roule son herbe pure dans une feuille de tabac,
pour saluer le soleil
avec une bouffée de fumée grise et épaisse.
C'est son offrande quotidienne au ciel.
L'odeur va embaumer le quartier,
on saura qu'elle est là, qu'elle est vivante, qu'elle respire.
C'est ainsi qu'elle traverse ses journées,
c'est pourquoi, cette image, je la connais par cœur.
J'aurais aimé aujourd'hui qu'elle refasse surface.
J'aurais aimé que dans sa robe à fleurs
et sous son chapeau de paille
règne la paix la plus profonde.
Mais là, je pense à elle et je sens
que son âme n'est pas tranquille.
Déjà, son corps ne tient plus vraiment.
Avec cette maladie qui la ronge depuis quelques jours.
Et voici que je ne suis pas là pour prendre soin d'elle.

Double peine que je lui impute, je le sais.
Je dois lui manquer trop.
Je pense à ses larmes.
Ma mère est sans doute en train de pleurer.
Je pense à la pluie qui dévore son paysage à l'instant où je parle.
Je le sais. Je sais que mon absence est sa douleur.
Elle s'inquiète trop, et je la comprends, je dois la comprendre.
Mère, je pense à toi.
Ton fils sait que tu voudrais qu'il rentre ce soir à la maison,
qu'il mange un morceau de pain sec avec toi,
qu'il s'allonge sur la vieille natte devant ton lit,
et que tu entendes battre son cœur avant que tu dormes.
Je suis un fruit blessé qui pense à l'arbre qui lui a fait don de vie.
Oui, après tout, c'est ma mère, c'est mon sang, mes entrailles.
Quand je ne rentre pas, ses yeux font des rêves d'océan.
Je pense à elle. Je pense à ma mère. Elle doit être en train de pleurer.

PETIT-HOMME.- On ne peut pas tous pleurer, camarade. On ne peut pas tous laisser se répandre dans le vide le secret de nos fontaines. Les larmes n'ont jamais sauvé un pays. Pleurer, ce n'est pas lutter.

SARAH.- Eh, du calme, mon frère ! Tu ne vas pas le rendre coupable de penser à sa mère qui souffre, quand même !

PETIT-HOMME.- Ce ne sont pas les problèmes personnels qui nous réunissent ici. Nous portons un autre drapeau, celui d'une autre douleur et qui concerne tout le monde.

SARAH.- Oui, mais nous demeurons des êtres humains.

PETIT-HOMME.- En tout cas, moi, je ne veux pas crever au nom de la république des yeux mouillés. Certains pleurent, d'autres crient et se battent.

LUCIEN.- Je sens ses larmes couler dans mon cœur,
tout un fleuve amer qui me ronge du dedans.
Cela fait trois jours qu'elle m'attend.
Hier soir, je n'ai même pas pu répondre à ses appels.
Je ne sais quoi lui dire.
Je ne sais plus.
Je ne peux rien lui dire d'autre que son fils est en route,

qu'il attend le bus, qu'il va bientôt rentrer à la maison,
pour déposer sur son front pâle un baiser doux
qui lui donnera un peu de lumière...

Je pense à elle. À son visage abîmé par le vide.

Je vois ses entrailles se déchirer.

Mais voici que je ne suis pas auprès d'elle.

Je ne suis pas à ses pieds pour la consoler,
pour faire taire ses sanglots.

Vous comprenez ?

Je n'ai pas le droit de laisser souffrir ma mère.

PETIT-HOMME.- Si c'est comme ça, on ne va pas tenir. Si chacun regarde dans son coin, le navire va couler. Tu crois que nous n'avons pas de problèmes, nous ? Tout le monde ici a des soucis, tu t'en doutes. Mais si chacun ne tient qu'à sa tête, on est foutus. Notre petite vie à chacun, j'irais jusqu'à te dire que ce n'est qu'un détail. *(Il entre dans sa maison-silence.)* Regarde ce qui est arrivé à notre camarade. *(Fardeau-silence sur le visage.)* Si nous n'allons pas au bout de cette lutte, c'est le même sort qui nous attend. Si tu la sauves, ta petite vie, et que tu laisses mourir ta dignité, tu seras fier ?

CARINE.- Et puis, ce n'est pas la première fois que tu ne rentres pas. Et en plus tu n'es pas mort, tu es bien en vie, tu n'as pas été empêché de rentrer par une balle, tu respirez, putain !

PETIT-HOMME.- Toujours un pour foutre la merde.

SARAH.- Tu y vas fort, toi. Ce n'est qu'un petit moment de faiblesse, ça arrive. Au lieu d'accuser, il faudrait peut-être motiver. Un peu d'empathie...

PETIT-HOMME.- On ne va pas se laisser contaminer par les petites faiblesses de chacun... Quoi qu'il en soit, nous avons le devoir de continuer.

CARINE.- *(s'adressant à Lucien)* Debout, camarade !

PETIT-HOMME ET CARINE.- Debout pour donner du sens à nos vies. Debout pour arracher nos voix aux silences qui nous oppressent. Debout pour vaincre la mort. Debout pour tuer cette mort gratuite qui rôde autour de nous.

Avilir les ténèbres

*À ma tante Yvana,
dont le soleil a chuté
dans une valse macabre de la poussière*

Personnages

YVANA SOLEIL, éclat d'Yvana Poussière

YVANA POUSSIÈRE, ombre d'Yvana Soleil

LA MORT, experte en poussière, chercheuse de soleil

enfance-naufnage

[introduire le chant]

YVANA SOLEIL.- nâître

sortir d'ici, aller vers là, quitter le point, prendre l'espace

nâître, placer voix sur l'inédit

étouffer prison, hacher barricades

nâître, suspendre le règne de la matrice

guetter ardemment l'embouchure, percer le voile, creuser chemin,

atteindre la couche déchirée vers l'ailleurs

déchirer l'enveloppe, casser les eaux, briser l'œil pour que jaillissent les

lignes de vue, comme on arrache du gouffre les clés d'un soleil, comme un

être en émeute rompt les barreaux qui l'entourent

esquisser déambulement dans les méandres du souffle

livrer les veines au scalpel humain

s'offrir à quelque point vide de l'existence

nâître, ainsi agencée l'épreuve

moi, je ne savais rien, le tumulte s'est emparé de moi et, pour conclure le

naufnage, rageusement j'ai brisé la coquille, me suis offerte à l'étreinte

d'un air m'étant pourtant tellement étranger, une fièvre tellement

inconnue, lointaine

une révolte que je réalise déchue trop tard

nâître, je n'aurais pas dû, n'aurais pas dû

par l'élan têtue du premier cri, j'aurais dû apprendre qu'il ne fallait pas

nâître

nâître...

ça brûle, syllabe de feu au bout de la langue

ça saccage, ça terrasse, ouragan dans la cervelle

ça frappe les âmes comme on coupe une chair

comme on fait recueil de lambeaux

ça sonne comme une étoile qui s'écrase contre l'asphalte

comme le soupir d'un profond néant

chanson désespérée d'abysses en quête d'auréoles

malgré le manifeste de stridence qui marque l'événement, le fait est que la naissance a un pacte avec le silence, on doit attendre de grandir pour en faire quelque chose, le serrer au fond des entrailles pour nourrir la société constipée ou un jour – veille à ce qu'il ne soit pas trop tard – le vomir, vomir ce silence à la face de ceux qui font du bruit pour sa présence

[élever le chant]

des murs, des murs et des murs / issues mortes, mortes à jamais / des
murs, des murs et des murs / galaxie de barricades / château de silences
/ des murs, des murs et des murs / toujours des murs, du béton sur la
voix, des décombres dans la gorge / maison de silences / horizons égorgés,
à jamais égorgés / cathédrale de langues coupées

lèvres sous muselière, mon enfance quatre murs autour, je dérivais dans
ma petite prison, aucun paradoxe puisqu'autour de moi toujours je
comptais des bouches bafouées, des paroles pétrifiées, des ombres plus
géantes, plus rassies que moi, qui n'avaient jamais appris à défaire la
corde sous le cou, des tatoués de ténèbres n'ayant jamais appris à dégrafer
le masque opaque du visage

autour de moi râlait la vie jusqu'à s'arracher la langue mais nul son ne
savait fendre le mur des interdits dressé autour des âmes, c'était ce jour
blessé jusqu'à la dernière lueur, c'était ce cri enlacé par la marée des nuits,
ça ressemblait cash à une étreinte douteuse avec l'enclavement, aucun
corps ne se révélait apte à balayer les barbelés qui montent la garde devant
la lumière

le cœur retenu par les rumeurs de la foule, le souffle empesté de silence,
nul cri ne savait déchirer le voile dense des normes

ce qu'il y a de plus terrible dans le silence, c'est de ne pas trouver de voix
qui puisse le porter

je suis née sous l'œil vigilant des épaves de la civilisation, le chant violent
de l'Occident chrétien s'est immiscé au travers de ma gorge, la voix
écorchée en héritage, comme tant d'autres, tant d'autres loques, des pairs
du même cas humain, comme mes proches, mes frères et sœurs, mes
parents, d'ailleurs c'est dans les bras de la famille que j'ai connu les
prémices de ce cinglant sommeil de l'être, cette mort atroce de l'esprit

Chants de grève	5
CHANT DES ENTRAILLES : PLEURER.....	7
CHANT DU CORPS ÉCRASÉ : CRIER	14
REFRAIN : PAYS-PLAIE	23
CHANT DES VEINES : POING LEVÉ.....	28
Avilir les ténèbres	37
ENFANCE-NAUFRAGE.....	39
D'OMBRES ET DE PLAIES	44
DANS LA CHAIR UNE FLAMME.....	51
DERNIER DEGRÉ DE LA BLESSURE.....	54
GLAIVE-LUMIÈRE	61